

Aisha Ibrahim

The Box of Sand

صندوق الرمل

Translation by Lola Maselbas (French)

LA BOÎTE DE SABLE

(1)

À Ain Zara au sud de Tripoli, sur la ligne de front où s'embrase l'enfer de la bataille, après une semaine entière de bombardements, d'odeur de poudre, de givre et de pluie assommante, Sandro Comparetti étouffe le vœu secret qu'un miracle se produise et le projette loin de cet endroit boueux. Il pensait que c'était un vœu lâche, l'expression d'une décadence intérieure qui lui était propre dans le flot de ses nouvelles contradictions, jusqu'à ce qu'une balle vienne percer son épaule droite et qu'il remarque les regards jaloux de ses camarades, qu'il les entende chuchoter à propos de ces coups du sort, ceux qui ne tuent pas, ne sectionnent pas un membre, mais accordent un laissez-passer pour échapper sain et sauf à cette abominable vie de soldat. Dans l'ambulance, allongé sur la civière, il regarda son fusil accroché loin du rebord de la tranchée pleine d'eau, et réalisa que celui-ci ne toucherait plus jamais son épaule trouée. Le jeudi 5 mars 1912, à bord du bateau qui emmenait les blessés à l'hôpital de Naples, il se dit que s'il décidait d'écrire ses mémoires par la suite, il omettrait cette partie ennuyeuse et pleine de futilités, il laisserait de côté tous les discours de réconfort, les descriptions d'héroïsme désintéressé, et les bouquets de fleurs blanches semblables à des cuisses de poulet figées qu'on leur avait distribués sur le quai du port. Il mentionnerait seulement combien il était redevable à cette balle qui avait surgi au bon moment et avait inscrit son nom sur la liste des démobilisés de l'armée italienne, lui permettant de revenir à sa vie d'avant.

Il espérait que tout se réglerait rapidement, et que le médecin apposerait sa signature sur le rapport pour l'état-major à Rome. Le verdict de celui-ci tomba : « Il faut surveiller la consolidation de l'os encore deux semaines ». Il discuta ensuite avec d'autres blessés qui revenaient des batailles des îles du Dodécanèse, alors sous contrôle turc, sur la mer Égée. « Le médecin n'est pas un saint, et encore moins un ange, on peut acheter sa signature pour seulement cinquante liras... », expliqua un soldat dont le bras avait été amputé suite à l'attaque d'un navire près de Rhodes, « si on ne t'ampute pas le bras, tu seras probablement transféré sur la liste des réservistes, dans l'Adriatique », ajouta-t-il en faisant référence aux dix-neuf navires italiens qui mouillaient au large des Balkans.

Lorsque son père vint lui rendre visite, et qu'au même moment apparut un panier rempli de pâtisseries sucrées et fourrées à la crème envoyé par Barbara, la fromagère, il offrit tout son contenu au médecin. Il le regarda pousser les morceaux de gâteaux moelleux dans sa bouche, les mâchonner avec un plaisir vorace en fermant les yeux, grisé par leur goût sucré, avant de se lécher les contours de la bouche, déclarant dans un dialecte napolitain retentissant : « Ah quel goût merveilleux ! Quel goût unique ! » Il ne savait pas si le panier avait joué un rôle dans la corruption du médecin, toujours est-il que celui-ci ne dit rien lorsqu'il lui tendit la feuille à la fin des trois semaines.

Avant cela, lors de sa deuxième semaine à l'hôpital de Naples, tandis qu'il fouillait dans les piles de journaux étalés sur la table en bois installée entre les lits des blessés à la recherche de la chronique du journaliste Paolo Valera dans l'indépendant *La Folla*, il aperçut la photo du piano du palais royal, où s'était tenue la fête des officiers quatre mois auparavant, illustrant la manchette qui titrait, au sujet de cette funeste soirée : « Les Arabes attrapent trois soldats italiens grâce à un piano ». Dans *Central News*, il lut : « Deux-cents femmes et enfants retrouvés poignardés par des baïonnettes italiennes dans l'enceinte d'une mosquée de Tripoli ». Il se surprit lui-même : comment pouvait-il réprover ce fait atroce tout en exemptant sa conscience de tous les actes odieux qu'il avait commis !? Peut-être la conscience d'un être humain assis à lire les nouvelles dans la presse différait-elle complètement de sa conscience lorsque celui-ci menait sa vie habituelle au-dehors. Il formula cette hypothèse puis, avec une sorte de curiosité, il fit tourner le cadran du téléphone et demanda le numéro du journal inscrit sur la dernière page. La voix d'une femme lui répondit : « Valera ?! Oui, il est là, vous pouvez venir le rencontrer. »

Quand il quitta l'hôpital en direction de Centro Storico, il ne savait pas encore ce qu'il allait lui dire. Le journal siégeait dans le centre-ville historique, englouti par des murs brun foncé envahis de mots d'amour écrits par des adolescents : « Embrasse-moi Angela », « Silvana où es-tu ? », « oh mon cœur »... Et même s'il ne se considérait pas comme un romantique, l'atmosphère de Naples, qu'il n'avait jamais eu l'occasion de voir ainsi, était à la fois somptueuse et triste, pleine d'émotions et plongée dans sa chaleur orientale. Il se remémora Milan, sa ville natale, et la trouva bien discrète, emmurée dans sa politesse du nord, froide et lourde, tandis que Naples vibrait de son doux chaos, avec ses odeurs chaudes et joyeuses, constellée de dénuement, de musique, d'annonces de plaisir pas cher et de nourriture bon marché, d'expressos que l'on boit debout à la porte de ces cafés où les gens se disent bonjour sans raison et se parlent sans se connaître. C'est avec cette même simplicité que l'accueillit, dans les locaux du journal, une jeune femme enjouée et dodue comme une pâte à pizza pleine de bulles de fromage, coincée péniblement derrière son bureau. Elle fit un signe en direction du bureau de Valera : « Il peut vous voir maintenant ». Il entra et le trouva concentré sur

une pile de feuilles. Sans faire un geste, celui-ci lui lança soudain : « Vous êtes donc ce malheureux soldat qui joue du piano. Qu'est-ce qui vous amène ? »

La confusion plana au-dessus de lui plusieurs secondes, tandis qu'il essayait de choisir la formule adéquate pour susciter la curiosité d'un homme de presse expérimenté, capable, en un seul article, d'ébranler le trône d'Italie :

« J'ai déjà vu le prêtre, ma confession est faite, je ne suis pas protestant et je ne me hasarderai pas à soutenir que l'Église ne peut pas effacer les péchés, mais la vérité c'est que je dois vous avouer des faits importants et graves, dont la presse n'a jamais eu connaissance jusqu'à présent. »

Il le regarda et remarqua le tremblement de son bras.

« Vous avez l'air blessé, répondit-il.

– On m'a sorti une balle de l'épaule.

– Bien, je suis content que vous alliez mieux.

– Je ne viens pas réclamer votre compassion, je suis un soldat mais je ne sais pas comment me ranger, je dois souffrir de schizophrénie. Ce n'est pas le sujet. J'espérais dédier ma vie à une cause, comme vous, mais la guerre m'a mis en sale posture.

– J'ai vraiment l'impression que ça ne va pas, laissez-moi d'abord vous offrir un peu de limonade. »

Il lui désigna de la main une porte menant à un petit balcon à peine assez large pour les deux chaises en rotin, et pendant qu'ils avalaient leur verre de citronnade, les airs d'une oraison funèbre vinrent surprendre leurs oreilles. Le groupe de musiciens était suivi par des hommes et des femmes en habits de deuil, précédés d'une carriole qui portait un cercueil enveloppé dans un drap noir, sur les côtés duquel était inscrit : SOLDAT HÉROÏQUE MORT À TRIPOLI POUR DÉFENDRE LA CIVILISATION ET L'HUMANITÉ, et le cocher tendait le chapeau mort aux passants pour qu'ils y jettent des pièces de monnaie. Valera sortit une pièce en métal d'une valeur de cinq centimes, il la lança dans les airs d'un geste théâtral, et celle-ci atterrit dans le chapeau. On entendit des soupirs impressionnés et des rires incontrôlés s'élever du triste chœur, puis le cortège s'en alla, comme toute chose étrange et contradictoire, débordante de chaos et de bruits.

« Je dois vous faire part d'un élément important, au sujet des femmes tuées dans la mosquée.

– Ah ?

– J'y étais, j'étais avec le peloton d'exécution. Elles devaient être déportées vers la colonie pénitentiaire d'Ustica.

– Et après ?

– Quand il n'y a plus eu suffisamment de place sur le bateau, nous avons reçu l'ordre de les

exécuter, rapidement, et à l'écart des correspondants de presse. J'avais pour mission de les attacher avec des cordes. »

Valera fixa Sandro d'un regard impénétrable, et pris des notes sur un carnet.

« Notre correspondant a raconté la même chose, dit-il, mais cela me semblait si difficile à croire.

– Tout s'est passé très vite, et dans l'obscurité complète, c'était le deuxième soir des incidents du quartier d'Al Manshiya et de Shar al-Shatt, une nuit terrible, six-cents Arabes, dont cent-vingt femmes et quatre-vingts enfants, que nous avons poussés dans la cale du bateau. Parmi eux se trouvait une belle jeune femme, Halima, j'ai commis un crime horrible envers elle, et je ne sais pas où elle se trouve désormais.

– Comme d'habitude, la presse nationale n'en parlera jamais.

– C'est pour cela que je suis venu vous voir.

– Mais pourquoi est-ce que vous venez me raconter tout cela ?

– Je veux faire quelque chose pour cette fille, si elle est encore en vie. Et si ce n'est pas le cas, alors pour la vérité. »

*

(6)

Tripoli

Le premier jour d'octobre, et contrairement à l'habitude, le matin vint très tôt. Le soleil gifla les tours du château royal, qui s'éveilla alors pour découvrir les immenses cuirassés italiens mis en panne face au port de Tripoli, tandis que la mince jeune femme de quinze printemps, qui conduisait un âne noir juvénile depuis le quartier d'Al Manchiya en direction du château, tentait de se frayer un chemin à travers la foule galopante des Arabes, des Turcs, des marins grecs et des quelques marchands juifs qui s'écoulait depuis les ruelles, se bousculant en direction du port pour aller vérifier ce qu'il s'y passait. Son frère de cinq ans, qui était installé sur le dos de l'âne et balançait ses jambes nues de part et d'autre du sac d'alimentation d'où pendaient deux jarres de lait frais, pleurait, effrayé par les horribles beuglements qui s'échappaient des navires. Quand l'heure fut avancée, ou sembla l'être pour la jeune femme qui voyait pour la première fois tant de monde se promener en ville avant l'heure de vendre son lait, elle tira la bride avec force et marcha vers le sud, tournant le dos au château pour s'engouffrer dans la rue Sidi Hammouda. Là, devant une coquette

maison enduite de blanc, ombragée par des mûriers, des acacias et un palmier persan, elle attachait l'âne au tronc de ce dernier et toqua à la porte. Guy d'Aveline, la Française mariée à Souleyman Bey, médecin de la garnison ottomane, était occupée à emballer ses affaires dans des coffres lorsque sa domestique noire ouvrit la porte avant d'aller dans la cuisine pour apporter le récipient à lait. La jeune femme ôta le couvercle de la jarre et versa de sa mesure un litre seulement. « Nous n'avons pas besoin de plus de lait, madame part demain matin », dit la domestique en lui payant les trois majidiya ottomanes. À ce moment-là, Guy d'Aveline s'approcha du préau où se tenaient la jeune femme et son frère.

« Oh Halima, ce n'est plus le moment pour du lait, lui reprocha-t-elle dans un arabe approximatif, il ne faut pas sortir de chez toi.

– Bonjour *lelly*, peu importe le jour, il faut bien vendre le lait.

– C'est la guerre, Halima. Tout le monde va partir, regarde, nous avons rassemblé nos sacs, dit-elle, avant de se rattraper : viens, entre, il y a du gâteau. »

La domestique les conduisit vers une banquette en bois à l'ombre d'une tonnelle, elle leur prépara une assiette de biscuits et de gâteaux, puis elle tailla sur la vigne une large grappe de raisin noir qu'elle déposa dans un bol rempli d'eau froide. Guy d'Aveline y piocha trois grains et les suçota sans rien dire, puis elle alluma une fine cigarette. À chaque bouffée qu'elle tirait, ses joues maigres se creusaient, ses deux petits yeux plongeaient derrière ses longs cils et sa peau jaune se drapait d'un peu plus de pâleur. La jeune femme l'observait avec une certaine inquiétude, et elle ne mangea qu'un petit morceau de biscuit, tandis que l'enfant, qui avait quitté la banquette et s'était installé sur le tapis, engloutissait avec gourmandise une part de gâteau déposée au creux de son ample tunique qu'il avait remontée vers sa poitrine, dévoilant son intimité récemment circonscrite qui pendait, enflée, sur le tapis. Tout autour d'eux s'entassaient les bagages, les coffres et de nombreux de livres tenus ensemble par des cordes. Halima lut l'inquiétude dans le regard de Madame d'Aveline, qui autrefois l'accueillait l'esprit léger, la taquinait avec ses histoires de femmes rêvant d'amour. La jeune femme lui avait avoué son rêve d'épouser Bachir, son ami d'enfance qui allait ramasser des brassées d'alfa aux abords des potagers d'Al Manshiya pour les vendre aux bateaux anglais. Il lui avait expliqué qu'avec, les Anglais fabriquaient des feuilles pour les livres, les journaux et les registres, et elle avait souvent laissé vagabonder ses pensées, essayant d'imaginer sans succès cette magie capable de transformer les grossiers brins d'alfa en pages lisses, elle qui ne voyait en eux aucun autre intérêt que celui d'attacher le bétail après les avoir tressés en corde rêche. Elle désigna les livres en demandant :

« Avez-vous lu tous ces livres ? »

Guy d'Aveline ouvrit enfin les yeux et ses traits s'élargirent, formant un semblant de sourire.

« Pas tous, dit-elle, les gros reliés que tu vois là-bas, ce sont les livres de médecine de mon mari. » Puis elle poursuivit avec enthousiasme : « Je vais écrire une histoire à ton sujet. Qu'en penses-tu ? »

Les pupilles de la jeune femme s'élargirent.

« Une histoire ! Comment ça ? demanda-t-elle, émerveillée.

– Jusqu'à présent, j'ai écrit huit romans qui relatent mes histoires de voyage dans les villes du monde, celles des personnes que j'ai rencontrées, ce serait merveilleux que j'y ajoute une histoire à propos d'une belle jeune femme de Tripoli, du nom de Halima. »

Elle s'interrompit pour observer le visage de la jeune femme, qui émergeait du col de son caftan vert, épanoui comme une fleur mûre.

« Si seulement je pouvais décrire la beauté de Halima, continua-t-elle, ses yeux ardents, ses tresses noires qui dansent autour de sa taille quand elle court derrière son âne joyeux. J'écrirai que tu es une fille très intelligente et douce, combien tu aides ta mère à payer ses dettes à la banque, d'ailleurs j'ai beaucoup écrit sur les scandales de la Banca di Roma, si seulement tu savais lire, Halima. »

Elle tendit la main en direction de la pile de journaux, et Halima parvint à déchiffrer les lettres arabes apprises à l'école : *Al-Mirsâd*, *Tarabulus al-Gharb*, *Abou Qisha*, *Al-Hurriya*, et d'autres journaux qui étaient français et italiens, lui expliqua-t-elle. Elle remarqua une photographie de Madame Guy d'Aveline dans un coin de la dernière page, avec sa beauté solennelle, son nez aristocrate, son menton délicat, ses lèvres fines, elle était coiffée d'un chapeau penché et orné de rubans et de fleurs. Celle-ci lui lut quelques titres, lui expliquant du mieux qu'elle put et en quelques mots concis ce que voulait dire l'inconscience des familles face à la politique hypothécaire, mais Halima le comprenait déjà par son expérience de la réalité, c'était elle qui lui avait ouvert les yeux dans les potagers de Manshiya engloutis par le sable à la saison sèche, elle qui lui avait appris combien s'éternisent les longues nuits sans dîner, passées à regarder son père croulant de vieillesse, ses cheveux grisonnant, ses rides, les crevasses de ses mains et de ses pieds dans lesquelles elle pouvait lire la marque de la misère et des années de disette. Sa mère lui avait raconté qu'il était déjà vieux quand elle l'avait épousé, après qu'il avait perdu sa première épouse et ses enfants à cause de la peste, comment il les avait transportés, sur une charrette tirée par un âne, jusqu'au caravansérail désigné par le pouvoir pour la quarantaine des contaminés, comment il les avait vu répandre de l'essence sur les corps avant de les brûler dans une grande fosse. Cette année-là, la tristesse s'était établie sur la ville, qui perdit un tiers de ses habitants, et dont un autre tiers s'enfuit vers des régions reculées. Pourtant la vie devait continuer dans cette ville sinistrée, les gens durent ouvrir leurs maisons et ramasser leur misère et leur chagrin ; sa mère n'était pas la première

orpheline à se marier avec un homme âgé et veuf, souffrant de trachome, de la gale et de la toux, pour de nouveau remplir sa maison d'enfants miséreux. Le premier, nommé Khalifa pour qu'il succède à ses fils disparus, s'engagea sur les bateaux de pêche à l'éponge que possédaient des marins grecs, les bateaux des *raqrîq*, comme ils les appelaient. Il s'absentait longuement en mer, et s'il était payé avec extrême avarice, il ne demandait rien d'autre que d'apprendre les secrets de la mer. « Pars en mer, lui avait dit son père, elle ne sera pas plus traître que cette terre stérile ». Pourtant elle l'avait trahi, une nuit d'automne, quand il avait retrouvé son cadavre gonflé sur le sable de la plage. Quant à Halima, qui était arrivée la deuxième, elle portait le nom de sa sœur décédée et devait désormais faire le tour des maisons les plus fortunées pour vendre du lait, accompagnée dans son parcours par le petit Hamad, qui égayait sa solitude, coupant court aux ragots et aux soupçons à son sujet. Elle se souvenait encore du jour où son père était arrivé en rapportant des billets qu'elle voyait pour la première fois, de grands billets rouges avec des images et des lignes étranges. Il lui avait raconté qu'il les avait empruntés à la banque pour pouvoir creuser un puits dans le potager, il ne serait désormais plus forcé d'attendre la pluie, il allait cultiver des pommes de terre et des oignons, et de la pastèque en été, avait-il dit, optimiste. Mais Halima était restée rivée sur la grande empreinte bleue qui maculait son pouce droit. Elle lui avait demandé : « Qu'est-ce que c'est, papa ? – C'est le sceau de la moitié de la déchéance », avait-il répondu d'un ton irrité, après quoi il n'avait plus rien dit. Les ouvriers étaient venus, ils avaient creusé le puits, déployé des conduits laissant l'eau jaillir, douce et pure, mais lorsqu'il eut sarclé la terre avec sa charrue, l'administration agricole ottomane refusa de lui fournir les semences. Avec les paysans, il attendit en file devant la porte du gouvernement, et tous signèrent plaintes et requêtes ; l'administrateur les avait informés qu'il avait interpellé le pouvoir central mais les semences n'arrivèrent jamais. La saison passa vainement, seulement quelques mauvaises herbes poussèrent indolemment autour du puits. L'heure de payer la première partie de l'hypothèque arriva, et il partit se lamenter sur son sort auprès d'Ismaïl Effendi, un proche qui, après avoir reçu une bonne éducation à Istanbul, travaillait désormais à la banque. Celui-ci lui conseilla d'acheter une vache qui brouterait l'herbe, et de vendre son lait frais aux étrangers qui résidaient en ville. Il revint quelques jours plus tard avec une autre empreinte à son pouce droit. Lorsque la jeune fille lui posa la question, il répondit en détournant les yeux : « C'est l'autre moitié de la déchéance ». Elle comprit qu'il avait hypothéqué la seconde moitié de ses terres, mais cette fois la déchéance fut trop dure à supporter, et ils le retrouvèrent mort dans son lit le matin du jour suivant.

Depuis ce jour, la mère arrosait les mauvaises herbes pour nourrir la vache, trayait le lait, préparait l'âne et les jarres pour les deux enfants qui erraient dans les quartiers de la ville et vendaient le lait aux familles fortunées. Le lait était abondant, il leur avait permis de payer une

partie des dettes au printemps dernier, mais les Européens commencèrent à partir tour à tour lorsque l'Italie montra les crocs, et que se propagèrent les nouvelles d'une guerre imminente, le nombre de clients déclina avec le départ des marchands napolitains, anglais, maltais, grecs. Puis, trois mois plus tard, Ismaïl Effendi les informa qu'ils devaient impérativement se présenter devant le tribunal pour la cession des terres. La mère chargea son frère, qui travaillait comme concierge à l'école Roshdiya, de la représenter lors des audiences. L'affaire fut classée après de courtes délibérations, une conséquence directe du départ des employés qui avaient quitté la banque en perspective de ce qui allait sûrement advenir dans le pays. Halima avait dû toquer à de nombreuses portes : chez les orfèvres, les marchands de soie, les parfumeurs et les étameurs, elle avait aussi toqué chez les *zamzamet*, ces chanteuses qui gagnaient généralement un bon salaire en animant les mariages et les fêtes de circoncision, elles qui s'écorchaient la gorge à chanter les *bou tawil*, les *malala* et à faire des youyous. On avait prescrit à Maryouma al-Houla de boire chaque jour un litre de lait entier pour réhydrater sa gorge, et celui qui supportait le désagrément d'attendre devant sa porte en répétant les paroles « ma patience est à Dieu » de la chanson *Sabri lillah rayta ghazala*, à l'heure où elle sombrait enfin dans le sommeil après une épuisante soirée, était récompensé à coup sûr d'un millime supplémentaire et d'un morceau de sucre d'orge. Il ne restait dans l'impasse qui bifurquait depuis la rue, plus que quelques maisons habitées par des Turcs au tempérament désagréable. D'Aveline lui avait raconté que c'étaient des politiciens putschistes ou des responsables corrompus que la Sublime Porte avait condamnés à s'exiler dans la régence de Tripoli, pauvre et infestée par les poux, le choléra et les sables brûlants. Elle toquait à leur porte et on lui ouvrait d'un ton condescendant : « Qui vient ainsi chez nous sans s'annoncer au préalable ? », puis on secouait la tête sous le tarbouche rouge comme pour chercher un souvenir, avant de demander si elle avait vu un bateau qui attendait au port. Sagace, elle avait compris qu'il fallait répondre « Oui, sidi Bey, un grand bateau envoyé pour vous par le sultan ». Le jour où elle avait répondu autre chose, on lui avait claqué la porte au nez, sans payer le lait.

Le matin passait vite, plus vite que n'importe quel autre moment de la journée. Le plus beau était cet instant où la place du château était encore déserte, les pigeons blancs posés au sol à glaner les grains d'orge tombés des mesures à grains des marchands. Les embruns en provenance de la mer lavaient les moucharabiés des pauvres fenêtres ornées de jardinières de basilic et de menthe, et quand le soleil se levait, ses rayons mûrs se jetaient sur le mât du Philadelphia, la frégate américaine, qui s'érigait plus haut encore que la pointe du château rouge de Saraya, semblable à un gigantesque gardien qui, les bras étirés de chaque côté, affrontait les téméraires qui arrivaient généralement de l'autre côté de la mer. Depuis toujours, elle entendait son oncle et son père dire que ces énormes cordes tressées qui pendaient des hauteurs étaient un rappel de ce qui était arrivé cent

ans plus tôt, quand la frégate avait été capturée par les marins libyens et son équipage envoyé casser de la pierre dans les carrières de Gargarish. Peu après l'aube, la place se gorgeait de marchands de céréales et de passants, et le vacarme, la poussière et les querelles des clients au sujet du prix du bois s'élevaient, et les miséreux faisant l'aumône se multipliaient, frappés par les fouets de la gendarmerie ottomane. À ce moment-là, Halima se dirigeait vers le quartier juif, à l'heure où les femmes se levaient, laissant échapper des fenêtres tout juste ouvertes l'odeur de thé vert, d'œufs à la coque et de jus de palme fermenté depuis la veille. Mais en arrivant, elle vit les femmes juives quitter le quartier dans une direction inconnue : elles montaient à dos d'âne ou de mulet, portant en même temps leurs enfants et les coffres à bagages sur leurs épaules pour, selon elles, alléger la charge des bêtes, et elles répétaient leurs lamentations bien connues : *dites ah, dites oh, pour tout ce que nous avons perdu, ah malheur, ahhh, celui qui part ne revient plus.*

Guy d'Aveline dessinait de sa fumée de cigarette les fils de l'histoire qu'elle écrivait par la suite, quand elle aurait quitté Tripoli, mais pour le moment, elle était prisonnière d'un sentiment ambivalent pour la jeune femme face à elle, sans savoir si c'était le sentiment maternel qui envahissait une femme privée d'enfants ne pouvant engendrer que des héros de papier, ou si c'était la nostalgie d'une jeunesse révolue, avec son insouciance, sa folie et ses tornades de passion, elle qui n'enviait rien d'autre à la jeune femme que les élans amoureux de son petit cœur. Un jour, tandis qu'elle l'avait aperçue depuis son balcon échanger quelques mots en chuchotant avec Bachir, au bout de la rue, elle avait prié le ciel pour que leur amour triomphe de la pauvreté. Plus tard, elle avait prié encore pour que leur amour triomphe de la guerre, car rien ne fait saigner un cœur comme la pauvreté et la guerre. Elle marmonna en inspirant une dernière bouffée avant d'écraser le bout de sa cigarette dans le cendrier.

« J'écrirai aussi à propos de Bachir, dit-elle, les grands classiques se basent sur des histoires d'amour.

La jeune femme tressaillit, puis dit avec panique :

– Non, je vous en prie *lellay*, Sidi Cha'âb vous retienne, ne faites pas cela, mon oncle me tuerait.

– Ne t'inquiète pas, j'écris en français, ton oncle ne le lira pas. Par contre, je parie que beaucoup de gens en France et en Amérique, voire dans le monde tout entier, connaîtront un jour ton histoire.

– J'ai le cœur serré, murmura tristement la jeune femme. »

En disant cela, elle essuya la légère humidité qui faisait briller ses pupilles, mais Guy d'Aveline n'était pas disposée à entendre la souffrance, elle qui, depuis peu, s'impatientait de

trouver le fil de sa prochaine histoire, et qui cherchait sans cesse à expliquer l'amour, comment il transcende les langues, les identités, les civilisations, et rassemblait les êtres humains dans une même condition de désir, de crainte, de doute et d'attente, il était le doux délire qui ne faisait pas la différence entre riche et pauvre, entre lettré et analphabète, et on lui trouvait partout des amis sincères, des disciples, des misérables et des philosophes. L'année suivante, elle publia son livre *La Guerre à Tripoli*¹, pensant alors que le plus dur qu'avait connu cette magnifique jeune femme qui vendait du lait, était cette petite crainte. La dernière chose qu'elles échangèrent fut cet adieu :

« Allons, ma petite, rentre chez toi. Les choses semblent compliquées aujourd'hui. »

*

¹ Guy d'Aveline, *La Guerre à Tripoli, par un témoin oculaire*, 1912